

Qui a vraiment lu Sade?

André Trottier

Number 155, Fall 2009

Littérature et sexualité : le livre mis à nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1775ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trottier, A. (2009). Qui a vraiment lu Sade? *Québec français*, (155), 35–38.

QUI A VRAIMENT LU SADE ?

PAR ANDRÉ TROTTIER*

À Dieu ne plaise que nous ne prenions aucun parti là-dedans... N'est-ce pas, ma chère ?

Augustine de Villeblanche ou Le stratagème de l'amour, D. A. F. de Sade.

Je me souviendrai toujours du plaisir que je m'offrais tous les dimanches soirs, il y a quelques années, à regarder sur la chaîne TV-5 l'émission *Apostrophes*, animée par Bernard Pivot. Sans doute la meilleure émission littéraire que la France ait produite. On y présentait des écrivains de partout ; on survolait différentes époques... Les auteurs francophones étaient le plus souvent privilégiés, et un des sujets abordés fut bien sûr le cas incontournable du marquis de Sade. Pour l'occasion, différents spécialistes, notamment le professeur Raymond Jean, étaient venus commenter, sourire en coin, les écrits du monstre sacré de la littérature française, sourire qui pouvait être interprété comme une sorte d'indulgence des commentateurs d'aujourd'hui au regard des frasques et propos du divin marquis. Mais on s'était mis à rire jaune vers la toute fin de l'émission. Une des invitées a lu avec une étonnante retenue un des passages les plus violents de Sade. Or la brutalité du passage en question était telle que même Pivot n'avait pu qu'effacer de son visage ce petit sourire convenu et clore l'émission sur ce constat : certes, on

peut bien rigoler en évoquant les légendaires histoires de cul du marquis de Sade, mais quand on prend au pied de la lettre certains passages de ses textes, on en frissonne d'horreur.

SADE, CET INCONNU

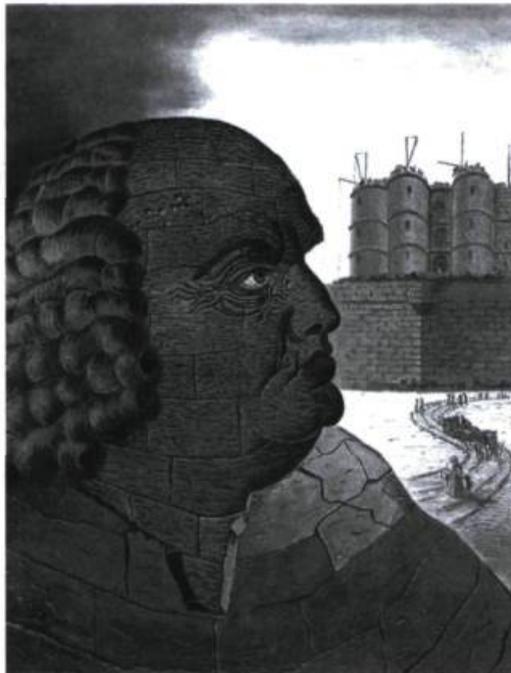
Et c'est là tout le problème avec Sade. On reconnaît d'une part qu'il est une figure marquante de la littérature érotique, voire de la littérature tout court, et, aspect non négligeable, qu'il est un véritable génie de la langue. Mais, en même temps, cette syntaxe, si parfaite soit-elle, profère par moments les pires atrocités. C'est un fait : le Marquis de Sade est certainement l'auteur le plus *hard* de toute l'époque des Lumières, sinon de la modernité.

DÉCOUVRIR SADE

Comme on a déjà posé la question au sujet de Victor Hugo, qui a vraiment lu Sade ? Par delà les clichés qui circulent à son sujet, que connaît-on exactement de son œuvre ? Je ne prétends surtout pas pouvoir répondre de façon exhaustive à cette question, mais, comme tout le monde, je l'ai un peu lu, alors que j'étais adolescent, à la recherche d'ouvrages qui auraient pu alimenter mes fantasmes les plus inavouables. Et puis je l'ai relu plus attentivement, une fois adulte. Fantasmes tout à fait masculins, me dira-t-on ? Je ne saurais dire. Mais je sais à tout le moins que c'est la nature même du fantasme que de receler une part d'irréel. En effet, le fantasme a comme trait particulier de prendre place d'abord et avant tout dans l'imaginaire, avant même de pouvoir accéder à toute forme de réalisation concrète.

LE VRAI DU FAUX

Comme tout le monde, j'ai été tenté par les parallèles que l'on a souvent tendance à établir entre la vie de l'auteur et son œuvre. Mais si ce genre de parallèle s'avère pertinent dans certains cas, c'est nettement moins évident quand il s'agit de Sade. Non seulement parce que ce qui est dépeint dans quelques-uns de ses récits est tout simplement invraisemblable (un homme ne peut éjaculer cent fois en une journée), mais également parce qu'on semble avoir voulu effacer derrière



• Man Ray, *Portrait imaginaire du Marquis de Sade*, 1930.

• *La philosophie dans le boudoir*, ouvrage posthume de l'auteur de *Justine* (La mère en prescrivit la lecture à sa fille) tome second, Londres 1795. (BNF, réserve des livres rares).



lui les pistes qui nous mènent à l'homme, à la personne qu'il était, et pour cause. Il n'était pas un ange. Qui plus est, il faut surtout considérer le fait que son œuvre s'inscrit de toute évidence dans le domaine de la fiction. Rappelons que Sade a passé presque trente années de sa vie emprisonné, au cours desquelles il écrivit la majeure partie de son œuvre, et que ce genre de situation l'a contraint à devoir trouver dans l'imaginaire un exutoire aux pulsions que lui dictaient ses tendances perverses.

Sans doute faut-il également prendre le soin de préciser que le genre qu'on appelle aujourd'hui l'auto-fiction est une forme que l'on a exploitée bien avant Catherine Millet. et Nelly Arcan...

DE LA PHILOSOPHIE AVANT TOUTE CHOSE

On sait que Sade avait eu des démêlés avec la justice, qui ne pouvait plus fermer les yeux sur ce que le vilain bonhomme faisait subir à des personnes de son entourage, notamment à une jeune veuve qui eut le malheur de croiser son chemin (l'affaire Rose Keller, 1768), et à qui il fit subir toutes sortes de supplices. Il y eut aussi la célèbre affaire des prostituées de Marseille (1772), que Sade aurait tenté d'empoisonner avec des pastilles aphrodisiaques, dans le but de pouvoir les sodomiser. On sait également que Sade a été incarcéré à la Bastille et qu'il aurait par moments fortement encouragé « le bon peuple » à régler son compte une bonne fois pour toutes à la racaille aristocratique, lors de la Révolution française. Simple feinte de sa part ? Possible. Mais cela montre toutefois que Sade était un être ambivalent, paradoxal : il a largement profité des privilèges de sa caste, certes, mais il méprisait la noblesse et son hypocrisie.

On a également conclu que Sade, était bisexuel... comme tout le monde, diraient certains psychologues. Tout bien considéré, Sade fait un peu penser à Paul Verlaine. Verlaine, le batteur de femmes, Verlaine l'homosexuel frustré, mal dans son époque, mal dans sa peau... Verlaine, dont la plume oscille constamment entre grâce et lourdeur, entre pureté et scories. Et lui,

Sade, dont les propos et la manière oscillent sans cesse entre turpitude et élégance, entre le vice et l'esprit. Et pour preuve : si on associe spontanément Sade au domaine de la pornographie, son projet n'a pourtant été rien de moins que ceux qui ont été mis de l'avant par des auteurs comme Diderot ou Voltaire, à savoir mettre en place une véritable philosophie dans leur siècle, une morale. Et c'est moins à *La philosophie dans le boudoir* qu'il faut penser ici qu'aux contes et fabliaux de Sade : écrits brefs mais pleins d'éclat et d'intelligence, qu'il faut lire, parmi lesquels on retiendra « Le cocu de lui-même », « Augustine de Villeblanche », et « Le président mystifié », entre autres textes.

DES SOURIS ET DES HOMMES, ET DES FEMMES

On ne fait pas assez entrer dans l'éducation des jeunes gens ce principe d'une sage retenue, on ne leur apprend pas assez à connaître le monde [...] « Le cocu de lui-même »

Les contes de Sade ont, je dirais, une certaine parenté avec les contes de Montesquieu ou ceux de Voltaire. Curieusement, celui que l'on a pris à tort pour le plus amoral des écrivains français y va lui aussi de ses leçons, tantôt destinées à la jeunesse, tantôt aux gens de pouvoir, sinon aux fats et aux sots, mais surtout à ces êtres qui se donnent le droit de juger les autres : juger de leurs idées, de leurs mœurs, de ce qui les distingue en tant que personnes. Ainsi, Sade s'est posé dans les contes en ardent défenseur des homosexuels, des personnes victimes des mariages de raison, et il a affiché de façon très énergique ses convictions de libre penseur.

Dans « Le cocu de lui-même », un conte qui se distingue comme « exemple bien singulier des coups du sort et des caprices de l'amour », Sade propose d'entrée de jeu à son lecteur de réfléchir à la question de l'autonomie de la pensée, à laquelle tenait tant l'auteur tout au long de sa vie, et qu'on lui a reprochée à maintes reprises. On voit dans l'incipit que Sade s'est très certainement attardé aux propos des philosophes de l'Antiquité, et qu'il a su adapter leur discours aux réalités qu'il observe autour de lui : « [...] interrogez un jeune homme sur ses véritables devoirs envers la société, demandez-lui ce qu'il se doit à lui-même et ce qu'il doit aux autres, comment il faut qu'il se conduise pour être heureux : il vous répondra qu'on lui a appris à aller à la messe et à réciter des litanies, mais qu'il n'entend rien à ce que vous vouliez lui dire, qu'on lui a appris à danser, à chanter mais non pas à vivre avec les hommes ».

Dans « Augustine de Villeblanche », une héroïne typiquement sadienne – vingt ans, le sourire dévastateur et une silhouette à faire damner un saint – préfère pour sa part les dames aux hommes pour ce qui est des choses de l'amour. Le monde dans lequel elle évolue, légère et indifférente aux regards réprobateurs qu'on lui lance, est un monde qui n'aspire qu'à « écraser l'individu dont le grand tort est de ne pas penser comme le commun des mortels ». Augustine, dont je suis tombé amoureux dès ma première lecture, connaîtra, on s'en doute, quelques surprises dans son parcours (il fallait bien que Sade intervienne dans ce destin et fasse des siennes), mais il n'en demeure pas moins qu'elle apparaît comme le véhicule par excellence de la dénonciation que fait Sade de l'intolérance de ses contemporains, pour ne pas dire de leur stupidité.

Pour ce qui est des malheurs et des humiliations qui sont décrits dans « Le président mystifié », ce sont les magistrats qui en prennent pour leur rhume, comme si Sade avait quelque chose à régler de façon personnelle avec ces gens. « On dirait que toute la bile et la roideur de la magistrature du royaume aient choisi leur asile dans le temple de la Thémis provençale pour se répandre de là au besoin, chaque fois qu'une cour française a des remontrances à faire ou des citoyens à pendre. » Sade pousse le plaisir jusqu'à faire atterrir un pauvre magistrat de Provence dans un lieu tout à fait sordide, qui ressemble fort au demeurant à ceux que Sade aura lui-même fréquentés : « couché sur la paille dans une chambre d'une humidité affreuse, et l'on n'entraîne chez lui que comme à la Bastille, c'est-à-dire comme chez les bêtes de la ménagerie ». Le président de Fontanis, un vieux cochon qui a voulu abuser des privilèges d'un mariage arrangé avec une jeune femme qui ne l'aime pas, recevra une cuisante leçon. Sade exagère tellement son portrait qu'il va jusqu'à décrire de Fontanis comme un véritable « ennemi de l'État », lui dont la tâche est censée être la représentation des droits mis en place par la justice de son pays...

La plume de l'écrivain devient donc par moments une véritable lame : Sade castré ou décapite symboliquement tous ceux qu'il méprise et qu'il dénonce.

Malgré ses qualités d'écrivain, Sade demeure avant tout Sade, c'est-à-dire l'homme qui a donné son nom au concept de sadisme. Mais il est beaucoup plus. Sade est l'incarnation même de la subversion, l'épine dans le pied d'un monde qui s'accroche désespérément à l'idée que le pouvoir sera toujours aux mêmes. En adoptant cette position critique, Sade passe de l'expérience individuelle (la question du pouvoir d'un individu sur un autre) à un second niveau, qui est de l'ordre du social : le pouvoir d'un groupe sur un autre peut à tout moment



• Martin van Maële, illustration d'un poème de Paul Verlaine, 1907.



• Portrait du Marquis de Sade, dans L'Œuvre du marquis de Sade de Guillaume Appolinaire (Bibliothèque des Curieux, Paris, 1909).

Les saphiques

*L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize ;
Toutes deux dormaient dans la même chambre,
C'était par un soir très lourd de septembre :
Frêles, des yeux bleus, des rougeurs de fraise.
Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise,
La fine chemise au frais parfum d'ambre.
La plus jeune étend les bras, et se cambre,
Et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise,
Puis tombe à genoux, puis devient farouche
Et tumultueuse et folle, et sa bouche
Plonge sous l'or blond, dans les ombres grises,
Et l'enfant, pendant ce temps-là, recense
Sous ses doigts mignons la valse promise,
Et, rose, sourit avec innocence.*

Paul Verlaine, « Pensionnaires ».

L'épicurien

*Plaisir, ingrat plaisir, c'est donc ainsi que
tu traites qui t'a tout sacrifié ! Si j'ai perdu
mes jours dans la volupté, ah ! rendez-les-moi,
Grands Dieux, pour les reperdre encore !*

Julien Offray de La Mettrie, *L'art de jouir*, 1751.

être remis en cause, basculer. Autant le maître peut, dans certaines circonstances, se plier au rôle d'esclave, autant les détenteurs du pouvoir, dans une collectivité donnée, pourront tôt ou tard être soumis au rôle de chiens à qui la plèbe jettera ses restes. Le fils de Louis XVI l'a très durement appris, lors des derniers mois de sa trop courte vie.

LE MYTHE

Enfin, la question à laquelle on ne peut se soustraire : Sade était-il fou ? Difficile à dire. Plus il avançait en âge, plus ses écrits nous révélaient que c'était sans doute le cas. (Pensons ici aux œuvres tardives de Sade : *La nouvelle Justine* et *Histoire de Juliette*, publiées en 1799.) Cela dit, Sade n'était peut-être pas plus fou que certains grands esprits, comme Napoléon Bonaparte ou Jésus de Nazareth. D'ailleurs, ces fous illustres ont tous connu une fin identique. On les a emprisonnés, on les a bâillonnés. Pour les réduire au silence. Pour qu'on les oublie. Mais avec plus ou moins de succès, dirait-on.

Il y a parfois de ces renversements de situations qui sont difficiles à prévoir. □

* Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy et écrivain



• Fragonard, illustration pour *Les liaisons dangereuses*, 1796.



• Moreau, illustration pour *Candide*, 1787.

L'infidèle

Le Vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil, lettre 47

[Émilie vient d'avoir la complaisance] de me servir de pupitre pour écrire à ma belle Dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une Lettre écrite du lit et presque dans les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complète, et dans laquelle je lui rendis un compte exact de ma situation et de ma conduite. Émilie, qui a lu l'Épître, en a ri comme une folle, et j'espère que vous en rirez aussi.

Le Vicomte de Valmont à la Présidente de Tourvel, lettre 48

[...] En effet, la situation où je suis en vous écrivant me fait connaître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette Lettre, sans être obligé de l'interrompre. [...] Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce et pourtant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est brûlant de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, au désordre de mes sens. Je devrais peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, et qui devient plus forte que moi.

Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, 1782.

Le déluré naïf

Le lendemain, après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa ; elle lui prit innocemment la main ; le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit : elle fut souffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

Voltaire, *Candide*, 1759, chapitre premier.